

sous la direction de
Bert F. HOSELITZ

**THÉORIES
DE LA CROISSANCE
ÉCONOMIQUE**

DUNOD

COLLECTION DU CENTRE D'ÉCONOMÉTRIE DE LA FACULTÉ
DE DROIT ET DES SCIENCES ÉCONOMIQUES DE PARIS
ASSOCIATION COURNOT
dirigé par Henri GUITTON

10

THÉORIES
DE LA
CROISSANCE ÉCONOMIQUE

PAR

B. F. HOSELITZ, J. J. SPENGLER
J. M. LETICHE, E. MCKINLEY
J. BUTTRICK et H. J. BRUTON

Textes présentés par
Bert F. HOSELITZ

TRADUIT PAR
Alain BERNARD

DUNOD
PARIS
1970

Traduction de l'ouvrage publié en langue anglaise sous le titre

THEORIES OF ECONOMIC GROWTH

par the Free Press, a division of the Macmillan Company,
NEW YORK.

Copyright © 1960 The Free Press, A Corporation

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or utilized in any form or by any means, electronic or mechanical, including photography, recording or by any information, storage and retrieval system, without permission in writing from the publisher.

PRÉFACE

Durant l'été 1956, le Conseil de Recherche en Science Sociale de New York créa des bourses spéciales pour six ou sept chercheurs qui devaient débattre du développement et de l'évolution de la pensée relative au développement économique dans l'histoire économique et rédiger un ouvrage à ce propos. Ce groupe de chercheurs se constitua au printemps 1956 et ceux-ci décidèrent de se réunir au Dartmouth College en été pendant six à huit semaines. Certes, nous choisîmes Dartmouth parce que le site est agréable mais aussi — ce qui est plus important — parce que le College possède une très belle bibliothèque où nous pouvions puiser pour les besoins de la discussion.

Le groupe de travail avait pour objectif de rechercher d'une part si certains auteurs avaient parlé de croissance économique depuis les débuts de l'économie politique et, d'autre part, quelles furent les positions des principaux auteurs qui contribuèrent à une meilleure connaissance des phénomènes de développement économique. Puisque nous avons décidé que la question pouvait être de quelque utilité, nous pensions aussi que les économistes d'avant l'école moderne avaient leur mot à dire en matière de croissance économique.

Pourquoi certains auteurs furent-ils choisis et d'autres non ? Il ne fait aucun doute que les mercantilistes et les physiocrates, les économistes de l'Ecole classique anglaise, les néo-classiques d'après 1870 et les économistes contemporains sont au nombre de ces courants de pensée qui comptèrent le plus grand nombre d'auteurs ayant abordé de quelque manière les problèmes du développement économique. Il y avait aussi l'Ecole marxiste et nous avons été amenés à discuter d'un article traitant à la fois de l'économie marxienne et post-marxienne. Il mettait cependant l'accent surtout sur l'économie post-marxienne. L'auteur n'eut malheureusement pas le temps d'achever son article pour la publication et c'est pourquoi ce livre ne comprend pas de contribution relative à l'économie marxienne et post-marxienne.

Il y a aussi quelque chose à dire à propos des différentes théories allemandes de la croissance économique. Les économistes allemands ne parvinrent pas au niveau théorique des auteurs anglais et français de leur époque. Autrement

dit, les Allemands ne furent pas d'aussi bons économistes que Smith, Ricardo, Say ou Mill par exemple, ou n'importe lequel des autres auteurs anglais qui suivirent. La théorie des stades de la croissance économique jouissait d'une certaine faveur en Allemagne et les auteurs allemands, de List à Sombart, étaient pleinement convaincus qu'il fallait mettre en relation de quelque façon l'histoire des systèmes économiques avec la croissance économique séculaire qu'ils mettaient en évidence. C'est pour cette raison que ce livre comporte aussi un article relatif aux théories allemandes des stades de la croissance économique.

Compte tenu de tout cela et bien que les premiers auteurs n'aient traité de la croissance économique qu'avec beaucoup d'hésitation et qu'en réalité — à l'exception d'un ou deux — ils ne se soient préoccupés que du stade final auquel l'économie parviendrait, nous pouvons en déduire quelles pouvaient être leurs théories de la croissance économique.

Lorsque le livre fut publié, on savait bien entendu que certains économistes ou certaines écoles économiques étaient laissés de côté. L'omission la plus importante, comme on l'a déjà dit, concernait l'École marxienne et particulièrement l'École post-marxienne. On a accordé une certaine attention à l'École physiocratique mais on aurait pu consacrer tout un chapitre aux Physiocrates. Autre oubli : on ne parla de l'École néo-classique que dans un seul chapitre. Si plusieurs d'entre nous s'étaient intéressés aux différentes tendances de la pensée néo-classique, il y aurait eu un chapitre sur l'École anglaise et sur l'École autrichienne et, surtout, un chapitre consacré à Wicksell et à l'École suédoise. Ignorer les économistes français et italiens du XIX^{ème} siècle, c'était aussi, comme je le crois, une autre omission. Des économistes comme Walras et Pareto ont apporté un certain nombre d'innovations assez importantes qui auraient complété cet ouvrage. Quant aux économistes ou aux écoles économiques laissés dans l'oubli, on peut évidemment en citer davantage. Ainsi la pensée moderne en matière de développement économique aurait facilement remplacé les autres chapitres mais nous estimons, malgré tout ceci, que nous avons retenu les théories économiques les plus significatives du point de vue historique.

Bien que nous ayions délaissé une partie de la théorie économique, je peux seulement dire que nous disposons néanmoins d'une histoire très complète des différents apports à la théorie de la croissance économique. Ce livre rassemble à notre avis les théories des économistes les plus importants, du mercantilisme à nos jours.

Bert F. HOSELITZ

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 1 Mercantilistes, Physiocrates et théorie de la croissance (JOSEPH J. SPENGLER)	1
I Les mercantilistes	5
(A) Considérations générales	8
(B) Théories et réformes de structures mercantilistes	20
(1) Théorie causale, psycho-sociologique et présupposés	21
(2) Les mécanismes de distribution	28
(3) La structure des activités	30
(4) Les facteurs de production, leur offre et leur degré d'utilisation	32
(5) Le rôle de la monnaie	43
(6) Les relations économiques extérieurs	45
(7) Le rôle de l'Etat et des autres institutions	55
(8) Questions diverses : science, innovation, formation technique	61
Conclusion	66
II Les Physiocrates	72
APPENDICE AU CHAPITRE PREMIER (JOSEPH J. SPENGLER)	85
(1) Les mercantilistes italiens	85
(2) Les mercantilistes français	89
(3) Les mercantilistes espagnols	97
(4) Les mercantilistes autrichiens et allemands	111
(5) Les mercantilistes anglais	119
CHAPITRE 2 La croissance économique chez Adam Smith et David Ricardo	
(J. M. LETICHE)	137
I ADAM SMITH	137
II DAVID RICARDO	149
III Evaluation	154
CHAPITRE 3 Théorie de la croissance économique et Ecole Classique anglaise (ERSKINE	
McKINLEY)	166
(1) Population et salaires	169
(2) Investissement et taux de profit	174

CHAPITRE 4 La théorie du développement économique de John Stuart Mill (JOSEPH J. SPENGLER)	197
I Le rôle de Mill dans le développement de la théorie économique	198
II Phénomènes non-économiques et différenciations entre nations	203
III Les problèmes démographiques	212
IV La terre, le capital, les ressources naturelles et leur rôle dans le développement	220
V Combinaison des facteurs de production et productivité	229
VI L'Etat et le développement économique	239
VII La théorie de J. S. Mill et les théories contemporaines	244
VIII La théorie de J. S. Mill et celles de ses contemporains	247
CHAPITRE 5 Vers une théorie de la croissance économique : l'apport néo-classique (JOHN BUTTRICK)	253
I Introduction	253
(1) Le cadre de référence	253
(2) Aperçu de l'apport néo-classique à la théorie de la croissance	256
II La méthodologie néo-classique	261
(1) Un modèle simple à trois variables	261
(2) Critique de la méthodologie	263
(3) Stabilité.	268
(4) Rationalisation de la méthodologie	272
III Modèle statique et croissance	275
(1) Justification du modèle	276
(2) Implications pour la croissance	279
(3) Valeur du modèle	280
(4) Définition des variables exogènes	284
IV Le capital, variable endogènes	292
Conclusion	294
CHAPITRE 6 Théories des stades de la croissance économique (BERT F. HOSELITZ)	297
I Friedrich List	299
II Bruno Hildebrand	312
III Karl Bücher	319
IV Gustav Schmoller	332
V Werner Sombart	335
VI Les auteurs du début de XXème siècle	342
VII La pensée actuelle	347
CHAPITRE 7 L'état actuel de l'élaboration théorique en matière de croissance économique (HENRY J. BRUTON)	354
I La théorie de l'adaptation du stock de capital	358
(1) Le modèle global	359
(2) Modifications	369
(3) Quelques implications de la "désagrégation"	372
(4) Conclusion	380

II Les changements structurels	381
Conclusion	387
III L'évolution en longue période des paramètres du court terme	388
(1) Population	388
(2) Le rapport épargne-revenu	393
(3) Les coefficients de capital	400
IV Le problème de la demande globale	408
(1) Investissement, innovation, esprit d'entreprise	408
(2) Le rôle de la consommation	419
(3) Conclusion	420
V Conclusion	421
INDEX DES AUTEURS CITÉS	425

CHAPITRE 1

MERCANTILISTES, PHYSIOCRATES ET THÉORIE DE LA CROISSANCE

JOSEPH J. SPENGLER

“ Les idées des économistes et des spécialistes de philosophie politique, qu’elles soient justes ou fausses, sont plus puissantes qu’on ne le pense communément ”

J. M. Keynes, *General Theory*

“ Nous, qui savons ce qui a suivi, ne pouvons nous empêcher d’en rapporter l’image au commencement ”.

Henri Bergson, *Les deux sources de la Morale et de la Religion*

Mon objet est la théorie de la croissance économique, telle qu’on la trouve dans les écrits des mercantilistes et des physiocrates. C’est dans ces oeuvres que les premiers contours et les premiers éléments d’une théorie de la croissance économique apparaissent. Le progrès économique fut considérable et continu en Europe avant le XIV^{ème} siècle, et certains auteurs réfléchirent sur les facteurs qu’ils croyaient favorables au progrès du bien-être matériel de l’homme. On ne peut cependant trouver dans la littérature économique du Moyen Age les fondements d’une théorie dynamique de la croissance économique ; ni dans ce qui fut écrit dans la période de transition qui sépare le Moyen Age de la période mercantiliste. L’opinion en vigueur et le système de valeurs alors en place n’étaient guère favorables à la croissance. On ne désirait, ou on n’espérait, qu’une amélioration minimale des conditions de vie. De ce fait, la nécessité du développement économique ne pouvait être perçue sans changements structurels profonds du système de valeurs.

La transformation se produisit sous l’influence conjointe de plusieurs événements : la Renaissance ; l’évolution de la définition de l’individu ; le relâchement des contraintes, morales ou autres, au pouvoir exercé par le souverain ; les nouvelles découvertes et, en conséquence, l’accélération du

rythme de l'existence ; le développement et l'extension accélérés du capitalisme dans le sillage de la Réforme. On peut alors considérer la période mercantiliste comme une période de transition prolongée durant laquelle l'unité du monde médiéval vole en éclats ; la conception du monde définie au Moyen Age se dissout progressivement ; l'intérêt individuel et l'importance des valeurs matérielles s'accroissent de plus en plus ; les contraintes communautaires et autres à l'effort de l'homme vers l'obtention des biens matériels ne jouent plus autant, et les conditions préliminaires à l'apparition d'un libéralisme politique et économique sont réunies (1).

Certes les physiocrates ont, eux aussi, mis l'accent sur la richesse, et ont contribué à l'évolution du système de valeurs, mais l'avènement de la physiocratie — comme celui du " smithienisme " qui suivit — fut plus qu'un intermède. En effet, alors que le mercantilisme insistait sur le caractère stratégique et la priorité " causale " du commerce extérieur et/ou de l'industrie, sur l'importance d'une intervention étatique positive dans les affaires économiques, sur la définition de mesures politiques précises et sur la subordination des intérêts d'une partie de la population à certains objectifs étatiques, d'un autre côté, la pensée physiocrate soulignait le caractère stratégique de l'agriculture, les limites dans lesquelles l'Etat pouvait jouer un rôle positif, la nécessité pour les responsables politiques de pondérer leurs décisions en fonction des effets qu'elles pouvaient avoir au niveau du bien-être des groupes sociaux ayant les plus bas revenus, mais aussi des plus riches. De plus, la

(1) Par exemple, voir R. Gonnard, " Quelques considérations sur le mercantilisme ", *Revue d'économie politique*, XXXIV, 1920, pp. 428 sqq. ; K. W. Deutsch " Medieval Unity and the Economic Conditions for an International Civilization ", *Canadian Journal of Economics and Political Science*, X, 1944, pp. 18-35 ; F. H. Knight, " Historical and Theoretical Issues in the Problem of Modern Capitalism ", *Journal of Economic and Business History*, I, 1928-29, pp. 119-36 ; P. C. G. Walker, " Capitalism and the Reformation ", *Economic History Review*, VIII, 1937, pp. 1-19 ; W. Roscher, *Geschichte der Nationaloekonomie in Deutschland*, Munich, 1874, spécialement pp. 32-183. Voir aussi la note 2 ci-dessous, L'ouvrage *De Subventionem Pauperum* (Lyon, 1532) de l'humaniste J. L. Vives est un bon exemple de cette prise en considération nouvelle de l'aide aux pauvres, qui met l'accent sur l'abolition de la mendicité et sur la nécessité de prévoir des emplois pour ceux qui sont aptes au travail. Les mercantilistes attachèrent beaucoup d'importance à la mise au travail des inactifs et à l'élimination de la mendicité. Durant les périodes précédentes, celle-ci fut condamnée, mais de façon moins unanime. Toutefois, Saint Thomas d'Aquin, et d'autres, désapprouvait l'oisiveté et la mendicité, et surtout chez les individus physiquement aptes au travail. Cf. Alfred O'Rahilly, *Aquinas versus Marx*, Oxford, 1948, pp. 12-14. On a coutume d'envisager le monde du Moyen Age comme un tout unifié, or cette unité était loin d'être réalisée. Cf. G. Barraclough, *History in a Changing World*, Oxford, 1955, pp. 128 sqq.

littérature physiocrate était plus analytique et dépassait le simple niveau du bon sens qui était le propre de la littérature mercantiliste.

Cet article comporte deux parties, complétées par un appendice (à la suite de ce chapitre). La première partie, consacrée aux mercantilistes (les Caméralistes (2) sont inclus dans ce groupe), résume leurs idées en matière de croissance économique. En seconde partie, nous avons esquissé à grands traits la théorie de la croissance chez les physiocrates. L'appendice contient des résumés assez détaillés des idées de mercantilistes importants, et pour un certain nombre de pays ; cet article se basera en partie sur eux.

Dans cet article, les mercantilistes occupent beaucoup plus de place que les physiocrates. Nous y avons été amenés pour un certain nombre de raisons : la pensée mercantiliste est moins homogène, moins systématisée que la pensée physiocrate ; les mercantilistes furent plus nombreux et divers — nationalement — que ne le furent les physiocrates ; historiquement, le mercanti-

(2) On distingue généralement les Caméralistes des mercantilistes sur plusieurs points : ainsi, par exemple, ils insistent plus sur la philosophie politico-économique, sur le rôle de l'Etat, sur les finances publiques, et sur l'augmentation des rentrées fiscales, et moins sur l'analyse économique. D'une façon générale, on les trouve dans ces régions d'Europe qui sont alors les moins avancées sur le plan économique. Il y a moins d'hommes d'affaires parmi eux qu'il n'y en a parmi les auteurs mercantilistes (du moins l'Espagne exceptée) ; etc. Cependant, certains Caméralistes s'intéressèrent au développement économique, aux concepts et aux instruments d'analyse qui s'y rapportaient. De ce fait, et comme nous ne sommes pas concernés ici d'une façon particulière par la place du Caméralisme dans l'histoire de la pensée économique, nous ne ferons aucune différence entre mercantilistes et Caméralistes. A propos des différences entre ces deux groupes, on se reportera aux ouvrages suivants : E. F. Heck-scher, *Mercantilism*, New York, 2^{me} édit. revue, 1955, II, pp. 263 sqq. ; A. W. Small, *The Cameralists, The Pioneers of German Social Policy*, Chicago, 1909, pp. 54, 153, 246, 590-94 ; J. A. Schumpeter, *History of Economic Analysis*, New York, 1954, 2^{me} partie, chap. 3 ; E. Cannan, *A Review of Economic Theory*, Londres, 1930, pp. 6-19 ; Roscher, *op. cit.* On trouve des éléments de théorie dans " *Kameralistische Encyclopaedie* " (Heidelberg, 1835) d'Edward Baumstark. Cf. aussi K. Zielenziger, *Die alten deutschen Kameralisten*, Iéna, 1914 ; Louise Sommer, *Die österreichischen Kameralisten*, Vienne, 1920 ; A. Tautscher, *Staatswirtschaftslehre der Kameralismus*, Berne, 1947 ; Axel Nielsen, *Die Entstehung der deutschen Kameralwissenschaft in 17 Jahrhundert*, Iéna, 1911 ; W. Focke, *Die Lehrmeinungen der Kameralisten ueber den Handel, 1650-1750*, Erlangen, 1926 ; W. Stieda, *Die Nationaloekonomie als Universitaetswissenschaft*, Leipzig, 1906 ; S. Gargas, *Volkswirtschaftliche Ansichten in Polen im XVII Jahrhundert* Innsbruck, 1905. Selon Nielsen (*op.cit.*), les théories des premiers Caméralistes, du moins, sont le reflet du climat intellectuel dans lequel ils baignaient, marqué par les influences simultanées du droit romain, de la philosophie grecque, de la *Politique* d'Aristote, de la théorie politique de Bodin, et de l'humanisme de la Renaissance (cf. note 5, ci-dessous). On peut convenir que l'ancien monde pouvait apporter quelques éléments d'explication dans la description du mercantilisme.

lisme reste en vogue pendant près de trois siècles, alors que le courant de pensée physiocrate n'exerce son influence que pendant un demi-siècle environ ; enfin la pensée mercantiliste s'inscrit dans divers pays et diverses situations économiques, alors que la physiocratie n'apparaît qu'au XVIII^{ème} siècle, et en France. La théorie physiocrate s'est exprimée principalement dans les oeuvres d'un nombre limité d'auteurs, qui différaient peu, entre eux, sur les principes de la croissance économique. Il y a donc peu de chances que certains exposés importants de cette théorie restent méconnus. Il était par contre nécessaire d'opérer un choix pour la doctrine mercantiliste. Celle-ci se retrouve en effet aussi bien dans certaines ordonnances, dans les directives administratives ou les décisions juridiques et dans les préambules de la législation, que dans les pamphlets, les livres ou les encyclopédies. Cet article se limite néanmoins aux écrits dans lesquels on retrouve l'expression d'une théorie du développement. On ne s'intéresse qu'incidemment au contenu implicite — en matière de théorie de la croissance — de certains documents législatifs, administratifs ou juridiques, qui sont autant d'applications de la doctrine mercantiliste. L'étude n'est pas menée de la même façon, selon qu'il s'agit des auteurs mercantilistes ou des auteurs physiocrates. C'est, en partie, pour les raisons qui ont déjà été exposées, mais aussi parce que la théorie mercantiliste n'est jamais parvenue à ce rang de système autonome et cohérent d'idées auquel se trouvait l'économie scolastique, et qu'atteignit presque la physiocratie, durant une existence certes brève, mais intensive sur le plan intellectuel. Je ne me suis pas étendu sur les contributions particulières à la définition ou à la mise au point des outils économiques, parce que la politique économique passait avant cela et constituait l'objet principal des mercantilistes. Il en était probablement de même pour les physiocrates. Cet article s'intéresse plus aux théories mercantilistes axées sur les problèmes de croissance qu'à la pratique mercantiliste elle-même ; cependant, il n'a pas toujours été facile de faire la distinction entre ces positions théoriques et d'autres, relatives à la stratégie politique ou à l'établissement de situations de marché favorables (3).

(3) Le sens donné au mot "mercantilisme" par les économistes et les autres a continuellement changé. Smith mit l'accent sur les machinations des marchands et des manufacturiers et, un siècle plus tard, Schmoller insista sur la mise en place des institutions étatiques. Voir C. Wilson, "Mercantilism : Some Vicissitudes of an Idea," *Economic History Review*, X, 1957, pp. 181-88. E. F. Heckscher n'emploie ce terme que comme "un terme commode pour résumer la politique économique et les idées économiques d'une période historique donnée" (*ibid.*, VII, 1936-37, p. 54). Pour E. Lipson (*The Economic History of England*, Londres, 4^{ème} édition, 1947, pp. xciv, lxxvi), le mercantilisme n'assimile pas argent et richesse ; sa forme la plus achevée se trouve dans les décrets et les réglementations "mercantilistiques". D. C. Coleman

Parmi toutes les questions qui se posent à l'historien de la théorie de la croissance, seules quelques-unes seront abordées. Le principe de causalité, présent dans les travaux analysés, sera laissé de côté, car il était généralement plus implicite qu'explicite, surtout dans les écrits des mercantilistes. L'importance des transformations subies par la conception des caractères psychologiques de l'individu sera envisagée, mais non leur influence sur la théorie de la causalité sociale. Nous nous intéresserons aux individus considérés par les mercantilistes comme des centres de décision cruciaux, mais non à l'univers, ou aux univers, dans lequel ils agissent. Nous traiterons également du processus de répartition et des mécanismes destinés à la réalisation d'une répartition adaptée des ressources vers les différents emplois.

I. LES MERCANTILISTES

Cet exposé de la théorie mercantiliste se base presque entièrement sur les idées exprimées par les auteurs anglais, français, allemands (et autrichiens), italiens et espagnols (y compris portugais) (4). De plus, on a mis princi-

qualifie le mercantilisme d'étiquette trompeuse placée sur une politique économique, qui attribue "une unité artificielle à des événements disparates", dissimule "la réalité première d'une époque particulière et de faits spécifiques", et masque "le mélange fondamental des idées et des préconceptions, des intérêts et des influences politiques et économiques, et des personnalités". Les thèses et la législation mercantilistes, pense-t-il, reflètent moins les idées d'une époque que les situations concrètes (par exemple, les besoins monétaires, le niveau des échanges commerciaux), et plus que ne le présume Heckscher. Cf. Coleman, "Eli Heckscher and the Idea of Mercantilism," *Scandinavian Economic History Review*, V, 1957, pp. 3-25; mais aussi A. W. Coats, "In Defense of Heckscher and the Idea of Mercantilism", *ibid.*, VI, 1958, pp. 175-87. Il est assez facile de faire la distinction entre théorie mercantiliste et système mercantile, mais il est impossible de définir ce dernier sans risquer une prise de position arbitraire qui dénoterait une "économie impériale" (à ce propos, cf. C. R. Fay, *English Economic History Mainly Since 1700*, Cambridge, 1940, pp. 9-10) ou plus. Voir ce qui est dit au point (B) ci-dessus, et aussi A. V. Judges, "The Idea of a Mercantile State", *Transactions of the Royal Historical Society*, XXI, 1939, pp. 41-69. Sur les relations entre pensée physiocrate et politique, cf. Georges Weulersse, *Le mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770*, Paris, 1910, et *La Physiocratie sous les ministères de Turgot et de Necker (1774-1781)*, Paris, 1950.

(4) Nous avons été obligés, pour maints auteurs, de ne citer que leur nom. Pour ce qui les concerne, on peut se reporter à des ouvrages tels que ceux de R. N. I. Palgrave, *Dictionary of Political Economy*, Londres, 1925; Roscher, *op.cit.*; Heckscher, *Mercantilism*; D. M. Colmeiro, *Biblioteca de Los Economistas Españoles de Los Siglos XVI, XVII Y XVIII* (1880), réimprimée à Mexico en 1942; ou à des traités comme ceux d'Etienne Laspeyres, *Geschichte der volkswirtschaftlichen Anschauungen*

palement l'accent sur les auteurs du XVII^{ème} siècle et du début du XVIII^{ème} siècle, c'est-à-dire au moment où la pensée mercantiliste est à son apogée. Nous accorderons cependant une certaine attention aux idées mercantilistes exprimées avant 1600, et au fait que la pensée du Moyen Age s'est mêlée au courant de pensée mercantiliste, et particulièrement avant et pendant le

der Niederländer und ihrer Litteratur zur Zeit der Republik, Leipzig, 1863, et P. W. Buck, *The Politics of Mercantilism*, New York, 1942.

Les idées mercantilistes eurent cours dans d'autres pays que ceux dont nous parlons dans cet article. Ainsi, par exemple, idées et politiques mercantilistes connurent une certaine vogue en Russie. (Cf. l'article suivant de J. M. Letiche ; et aussi E. Pernet, *La politique économique de Pierre le Grand*, Paris, 1913 ; W. Leontief, "Peter der Grosse ; sein Wirtschaftspolitik und sein angeblicher Merkantilismus", *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, II, 1937, pp. 234-71). La littérature mercantiliste suédoise ne diffère pas, pour l'essentiel, de ce qui fut écrit ailleurs. Avant le 18^{ème} siècle, elle consiste principalement en documents législatifs et administratifs ; au 18^{ème} siècle s'y ajoutent livres, pamphlets, publications périodiques. Il semble que cette littérature mercantiliste suédoise accentua moins le rôle de l'Etat que ne le firent les Caméralistes mais par contre insista plus sur le rôle de la science et de la technologie que nombre de mercantilistes non suédois. (Cf. Heckscher, *Mercantilism*, et *An Economic History of Sweden*, Cambridge, 1954, pp. 65-68, 112-15, 130-32, 194-208). K. V. R. Aiyangar (*Indian Cameralism*, Madras, 1949) trouve des traces de mercantilisme dans les *Arthas' astra*. Sur la Pologne, cf. Gargas, *op.cit.*

Malgré la nature souvent mercantiliste des mesures politiques prises en Hollande, les idées mercantilistes y furent moins répandues que dans les autres principaux pays d'Europe, surtout avant 1700. On peut en trouver plusieurs explications. La libéralisation des échanges commerciaux était défendue par la classe des marchands, autant que par les économistes (par exemple Grotius, Graswinckel, et Salmasius, défenseur du prêt à intérêt). Le protectionnisme recrutait ses défenseurs essentiellement dans la classe des manufacturiers. Au 17^{ème} siècle, la Hollande n'avait pas de problèmes économiques importants et, de ce fait, rien ne la contraignit à réviser ses positions et à intensifier l'intervention de l'Etat. Par ailleurs, elle ne connut aucune invasion territoriale durant la majeure partie du 17^{ème} siècle (1609-72), et ce fait a sans doute influencé les positions théoriques comme la politique hollandaises, de la même façon que l'insularité anglaise, obstacle à toute invasion, influença la théorie et la politique anglaises. La plupart des Etats continentaux, quant à eux, durent continuellement chercher à se prémunir contre l'invasion et l'occupation de leur territoire, forces auxquelles succombèrent finalement les cités-Etats italiennes et d'autres. Cf. A. Toynbee, *A Study of History*, Londres, 1935-54, II, pp. 262-64, 268, III, pp. 344-63 ; J. U. Nef, *War and Human Progress*, Cambridge, 1952, chap. 1^{er} et *passim* ; G. N. Clark, *The Seventeenth Century*, Oxford, 2^{ème} édition, 1950, *passim*. Sur le mercantilisme hollandais, voir spécialement Heckscher, *Mercantilism*, I, pp. 351-73, II, pp. 263, 274, 305 sqq. ; Laspeyres, *op.cit.*, pp. 109-10, 132-36, 143, 149, 155-58. Cf. aussi E. Baasch, *Hollaendische Wirtschaftsgeschichte*, Iéna, 1927, p. 355 ; E. Beins, *Die Wirtschaftsethik der calvinistischen Kirche der Niederlande 1565-1650*, La Haye, 1931 ; J. W. Horrocks, *A Short History of Mercantilism*, Londres, 1925, pp. 109 sqq.

XVI^{ème} siècle (5). Pour plus de clarté, nous diviserons cette section en deux parties : en (A) nous envisagerons la situation générale à cette époque, et en (B) nous porterons notre attention vers les rapports économiques qui retiennent l'intérêt critique des mercantilistes et vers leurs propositions de modification de ces rapports. Les implications de ces propositions de politique économique seront, à l'occasion, précisées, mais nous n'insisterons pas sur leurs effets, puisque notre objectif principal reste la pensée mercantiliste, et non l'histoire économique de cette période.

Les idées de Pieter de la Court (Van den Hove), exposées dans son *Intrest van Holland*, Amsterdam, 1662, sont le type même de la pensée "libérale" hollandaise la plus achevée au 17^{ème} siècle (qui, bien sûr, l'est moins que la pensée libérale inaugurée par Smith et continuée par ses successeurs). Dans la préface de ce livre, il insiste en effet sur l'importance de la stabilité politique et de la protection contre toute intervention armée de l'extérieur. L'auteur attribue le succès hollandais — en tant que nation commerçante — à l'habileté des hollandais à l'achat et à la revente, au bas niveau de taux d'intérêt, aux activités de la Compagnie des Indes Orientales, à l'effort persévérant du peuple hollandais et à la prospérité de la pêche (qui stimulait les activités manufacturières complémentaires). Parmi les causes de cet effort constant du peuple hollandais, il cite la rigueur du climat et aussi l'obligation, pour celui-ci, de travailler dur et gagner suffisamment pour payer des impôts élevés et subvenir aux besoins d'une nombreuse famille, fait courant en Hollande. La liberté de religion, la liberté de travail, qui attirèrent des étrangers dynamiques, contribuèrent également à la prospérité hollandaise. Il ajoute cependant qu'il faut encore plus de liberté, puisque les monopoles des guildes et des compagnies commerciales font obstacle à l'effort et au progrès, et étant donné que la concurrence face aux consommateurs est la meilleure garantie pour ces derniers de qualité et de prix satisfaisants et que des droits élevés d'entrée ou de sortie sur les produits entravent l'activité commerciale ou manufacturière. Cf. *ibid.*, pp. 11-16, 35-45, 52, et pp. 63, 70, 146 et 246, où il exalte les avantages de la paix et montre qu'un gouvernement monarchique est beaucoup plus porté à la guerre qu'un gouvernement tel que celui qui existe alors en Hollande.

On ne voit pas clairement, à partir des études de second plan dont on peut disposer, à quel point les principes mercantilistes ont pénétré la pensée économique en Hollande au 17^{ème} siècle. On peut déduire, à partir de Laspeyres (*op.cit.*) et de O. Van Rees (*Geschiedenis der Staathuishoudkunde in Nederland*, Utrecht, 1865, I. pp. 285, 304, 396) que ces principes furent mieux défendus au 18^{ème} siècle qu'au 17^{ème} siècle. Au 19^{ème} siècle même, alors que le libéralisme commençait à se généraliser, Guillaume 1^{er} poursuivit après 1813 une politique mercantiliste. En effet, il utilisa des subventions publiques, exigea des services publics qu'ils consommassent des produits intérieurs, interdit ou privilégia certaines exportations, soumit la sortie des capitaux à un contrôle restrictif et rechercha pour la Hollande une position préférentielle sur ses marchés coloniaux d'importation et d'exportation. Pour ce mercantilisme modéré, le développement industriel était un objectif essentiel. Cf. I. J. Brugmans, "Koning Willem I als Neo Mercantilist", dans *Welvaart en Historie*, La Haye, 1950, pp. 38-51.

(5) La pensée du Moyen Age, depuis longtemps formulée et unifiée en système, ne céda que très lentement au courant mercantiliste comme à ce qui, dans le nouveau

(A) Considérations générales

Du fait de cette hétérogénéité de la pensée mercantiliste, qui se manifeste au premier abord et après un examen superficiel, parler du mercantilisme, c'est faire surgir des problèmes de classification et tout ce qui s'y rapporte. En premier lieu le désaccord subsiste en ce qui concerne les objectifs politiques du mercantilisme, c'est-à-dire l'objectif fondamental du mercantilisme était-il la puissance ou la prospérité ? La résolution de cette controverse est devenue encore plus difficile du fait de la diversité des circonstances : les objectifs déclarés ont changé dans le temps et selon l'endroit et furent même parfois contradictoires entre eux ; des objectifs essentiellement privés furent parfois décrits comme étant des objectifs publics ; les idées libérales — beaucoup provenaient du Moyen Age — surgirent dans les écrits mercantilistes ; les mercantilistes s'intéressèrent beaucoup plus aux aspects spécifiques et pratiques des initiatives et de la politique gouvernementale (par exemple en matière de relations économiques extérieures et d'équilibre économique intérieur) qu'aux questions générales de théorie poli-

courant humaniste, faisait partie intégrante du mercantilisme. En fait, l'influence scolastique persista au 18^{ème} siècle, mais plus dans certains pays que dans d'autres. Et le mercantilisme, dont un certain nombre d'idées politiques allaient à l'encontre des préceptes moraux de la philosophie scolastique, dut composer avec cette influence, qu'on retrouve également dans la littérature physiocratique. C'est dans la littérature économique espagnole que subsista le plus cette influence qui reste un peu plus marquée dans la littérature économique italienne et (semble-t-il) française que dans les écrits anglais et allemands (mais Cf. la note 2, ci-dessus, à propos de l'influence d'Aristote en Allemagne). Cette différenciation dans la persistance des conceptions scolastiques reflète, en partie, les différences d'expériences professionnelles des auteurs mais aussi dans l'impact de la Réforme. Cf. T. P. Neil, "The Physiocrats's Concept of Economics", *Quarterly Journal of Economics*, LXIII, 1949, pp. 532-53 ; Raymond de Roover, "Scholastic Economics : Survival and Lasting Influence from the Sixteenth Century to Adam Smith," *ibid.*, LXIX, 1955, spéc. pp. 177-90 ; Cynthia T. Morris, "Some Neglected Aspects of Sixteenth Century Economic Thought", *Explorations in Entrepreneurial History*, IX, 1957, pp. 160-71 ; H. M. Robertson, *Aspects of the Rise of Economic Individualism*, Cambridge, 1933, chap. 4-6 et *passim* ; E. Lipson, *op.cit.*, spéc. p. lxxv ; Heckscher, *Mercantilism*, *passim*. Cf. aussi, par exemple, A. B. Ferguson, "Renaissance Realism in the 'Commonwealth' Literature of Early Tudor England", *Journal of the History of Ideas*, XVI, 1955, pp. 287-305 ; et E. W. Tillyard, *The Elizabethan World Picture*, New York, 1944. P. Zagorin pense que ce n'est qu'au 17^{ème} siècle que se situe la "période critique" pendant laquelle s'opère "le passage de la conception médiévale du monde à une autre conception du monde incontestablement moderne". Cf. *A History of Political Thought in the English Revolution*, Londres, 1954, p. 3 ; et aussi G. R. Potter, éd., *The New Cambridge Modern History*, Cambridge, 1957, I, chap. 1^{er}.

tique (6). Par ailleurs, la législation, dans son contenu ou ses effets, a pu paraître mercantiliste, tout en ne se réclamant pas d'un cadre de référence mercantiliste. Et, selon le lieu et l'époque, les écrivains crurent plus ou moins en la capacité de l'Etat de modifier le cours des événements économiques. De plus, le mercantilisme se retrouve aussi bien dans les régimes politiques où le pouvoir est absolu que dans ceux où il est défini par une constitution (le tout entremêlé de façons diverses aux pratiques ou aux idées féodales) et, dans l'un et l'autre cas, on assiste à la constitution d'Etats économiquement unifiés. Mais les pays diffèrent encore selon la nature et l'importance des difficultés que détermine cette conversion de leurs institutions politiques et économiques vers celles d'un Etat national. Enfin, bien des cités-Etats italiennes utilisaient déjà les pratiques "mercantilistes" avant que n'apparaissent des Etats nationaux plus importants (7).

(6) Sur ces contradictions, cf. Heckscher, *Mercantilism, passim*; Lipson, *op.cit.*, III, pp. 3 sqq.; A. Smith, *Wealth of Nations*, IV, chap. 8. Sur les éléments libéraux du mercantilisme, cf. De Roover, *op.cit.* et *Gresham on Foreign Exchange*, Cambridge, 1949; W. D. Grampp, "The Liberal Elements in English Mercantilism", *Quarterly Journal of Economics*, LXVI, 1952, pp. 465-501. A propos de la théorie politique des mercantilistes anglais, cf. P. W. Buck, *op.cit.*, chap. 4. Ses conclusions semblent pouvoir s'appliquer à la littérature mercantiliste hollandaise (Laspeyres, *op.cit.*, pp. 134 sqq.) mais elles ne peuvent être généralisées à la littérature caméraliste, dans laquelle on trouve souvent une théorie organique de l'Etat. Cf. A. W. Small, *op.cit.*; Tautscher, *op.cit.*; Nielsen, *op.cit.*, pp. 118 sqq. Certains Caméralistes ont parlé d'Etat-Providence, comme le firent certains mercantilistes, ou même divers théoriciens politiques du Moyen Age. En Angleterre, même à l'époque des Tudors, on rencontre en philosophie et en politique cette idée de l'Etat-Providence. Cf. par exemple, S. T. Bindoff, *Tudor England*, Harmondsworth, 1951, pp. 289-94; W. G. Zeeveld, "Social Equitarianism in a Tudor Crisis", *Journal of the History of Ideas*, VII, 1946, pp. 35-55, et *Foundations of Tudor Policy*, Cambridge, 1948. A propos d'un précurseur de Colbert, voir R. Gandilhon, *Politique économique de Louis XI*, Rennes, 1940.

(7) Par exemple, cf. G. Schmoller, *The Mercantile System*, New York, 1895; Small, *op.cit.*; Schumpeter, *op.cit.*, p. 144, et *Economic Doctrine and Method* (1912), Londres, 1954, pp. 32-34; Buck, *op.cit.*, pp. 113-22; J. Calmette et E. Déprez, *Les premières grandes puissances*, dans G. Glotz, éd., *Histoire du Moyen Age*, Paris, 1939, VII, 2^{ème} partie; et Heckscher, *Mercantilism*, II, 2^{ème} partie, et pp. 14-16, où l'Etat est défini comme un facteur d'unification avant 1600, i.e. au moment où le nationalisme n'était probablement pas encore assez fort. E. Silberner (dans *La guerre dans la pensée économique du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle*, Paris, 1939, pp. 11, 94-127, 262-66) voit dans le mercantilisme — et surtout dans celui du 17^{ème} siècle — une entreprise à caractère belliciste; et L. Stone ("State Control in Sixteenth-century England", *Economic History Review*, XVII, 1947, p. 110) écrit que le mercantilisme, au 16^{ème} siècle, se résume en "un système de nationalisme économique" dont l'origine se trouve dans "la pression implacable de la guerre et dans la peur de la guerre". J. Viner, cependant, insiste sur les différences entre pays mercantilistes (dans "Power versus